

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Band:** 82 (2020)

**Artikel:** La peur des catastrophes  
**Autor:** Steinauer, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1048305>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LA PEUR DES CATASTROPHES

Dérèglement climatique, pandémie : l'actualité invite à réfléchir sur la nature des catastrophes, sur la peur qu'elles inspirent et sur les défenses qu'on peut leur opposer.

PAR JEAN STEINAUER

Cheminaut du temps médiéval à nos jours, le dossier de la livraison 2020 des *Annales fribourgeoises* traite des humeurs du ciel, des crues et des tempêtes. Chantal Camenisch examine les variations climatiques en Europe dans les années 1430 et leurs effets d'entraînement à Fribourg. Alexandre Dafflon commente les notes météo du patricien François-Ignace de Castella, qui vivait au XVIII<sup>e</sup> siècle. Christel Fontaine-Marmy raconte l'endiguement des rivières et ruisseaux du canton. Raphael Langoni revient sur l'ouragan Lothar qui a gratifié les forêts d'une fin de XX<sup>e</sup> siècle tonitruante. Ces pages entrent en résonance avec les grandes peurs actuelles, qui s'alimentent et s'entretiennent réciproquement : l'une écologique, le réchauffement de la planète, l'autre sanitaire, la pandémie du coronavirus.

Longtemps les hommes ont superstitieusement imputé aux puissances célestes leur malheur collectif, faute d'en pouvoir identifier ailleurs la cause ou les agents. «De la peste, de la faim et de la guerre, délivre-nous, Seigneur...» Bien après le déluge biblique, les épidémies furent subies comme des châtements de l'Éternel. Pour vaincre l'angoisse tout en désarmant ou détournant la colère de Dieu, on trouvait des boucs émissaires, les Juifs par exemple, si bien qu'aux victimes de la peste venaient s'ajouter celles des pogroms. La découverte du *bacillum Yersini* et de sa transmission à l'homme par la puce et le rat<sup>1</sup> n'ont pas fait

<sup>1</sup> AUDOIN-ROUZEAU 2003.

disparaître ce type de fantasme dans tous les esprits : à l'apparition du Sida, nombreux furent les bien-pensants à décréter que le VIH était l'instrument de la punition divine des homosexuels.

La fortune du récent concept d'«anthropocène», au contraire, invite à dénoncer les catastrophes comme des perturbations introduites par l'activité humaine dans le jeu des forces naturelles, a priori défini comme équilibré – la bonté de la Création, disent les croyants. Mais le dévoiement de cette logique en scientisme écolo peut aussi générer fabulations, fantasmes et *fake news* – pourquoi le développement durable échapperait-il aux enthousiasmes de M. Homais ? D'où l'intérêt d'une réflexion ancrée dans l'histoire pour mesurer l'événement catastrophe, et, pour lui faire face, la nécessité d'une attitude rationnelle.

## LA MAIN DE L'HOMME

Cela commence par le langage. On parle de catastrophes naturelles, mais il n'existe pas de catastrophe pour la nature. L'ouragan Lothar ? Dix et vingt ans après son passage, on se félicita bruyamment du profit que la forêt – éclaircie, assainie, diversifiée – en avait retiré. Les pertes n'ont été que pour les hommes, des marchands de bois aux assureurs. Il n'existe pas de catastrophe en dehors des sociétés humaines capables de les penser comme telles, ce qui n'empêche évidemment pas de compatir à la souffrance des bêtes.

La catastrophe est un moment. Au sens courant produit par l'évolution historique du mot, elle se définit comme un «désastre brusque et effroyable». Même si elle s'étend sur un certain temps, elle n'est pas assimilable à un phénomène organique se développant et se reproduisant de manière inéluctable. Une catastrophe sanitaire peut sévir très largement, et durer, mais elle est forcément passagère et susceptible de disparaître de façon définitive. Il est possible de stopper son extension et même d'empêcher sa survenue ou son retour. Théoriquement, du moins : on croyait s'être débarrassé du choléra, il a ressurgi.

La catastrophe est donc un accident, au sens où l'entendent les assureurs pour différencier celui-ci de la maladie. L'accession, catastrophique en vérité, de Hitler au pouvoir a été comparée à un accident de centrale nucléaire, les deux étant produits par la conjonction de divers facteurs, notamment institutionnels, avec une erreur humaine. Cette analyse rappelle opportunément l'intervention du facteur humain dans la

causalité complexe des catastrophes, même si selon toute apparence cette intervention est indirecte, et fort éloignée dans le temps.

Ainsi, selon Sonia Shah, la destruction des habitats d'espèces animales sauvages par la déforestation semble avoir favorisé le développement de virus, puis leur franchissement de la barrière des espèces, et en fin de compte permis des épidémies. Car en passant fréquemment d'une espèce à l'autre, ces micro-organismes peuvent s'adapter et évoluer jusqu'à devenir pathogènes pour l'homme. «Une multitude de virus dont les chauves-souris sont porteuses, mais qui restent chez elles inoffensifs, parviennent à pénétrer des populations humaines»<sup>2</sup>, affirme l'auteure, en citant comme exemple les virus Ebola, Marburg et Nipah, dont les ravages ont été principalement observés en Afrique occidentale et orientale, ainsi qu'en Malaisie et au Bangladesh. L'introduction massive de techniques culturales intensives peut achever le travail, si l'on ose dire. Le développement de la riziculture au Bengale par les Britanniques, toujours selon Sonia Shah, a exposé les habitants aux bactéries aquatiques de la zone humide des Sunderbarans; l'une d'entre elles s'est rendue célèbre à travers le monde entier sous le nom de choléra.

## PROTECTION, PRÉVENTION, PRÉCAUTION

Les attitudes des hommes face à la catastrophe ont profondément changé. François Walter, qui en a fait l'histoire culturelle, de la première modernité à nos jours, a proposé une gradation devenue classique. La société ancienne, démunie de moyens matériels, mais aussi intellectuels, peut être définie comme une société de la protection, elle procède d'une «conception fondamentaliste de la Providence»<sup>3</sup>. Nous ne pouvons rien contre ce malheur, tâchons au moins de n'en pas être la victime. Les élaborations rationalistes, scientifiques, du temps des Lumières, renforcées par la maîtrise technique de l'âge industriel, définissent un nouvel objectif: empêcher que la catastrophe advienne. C'est la société de la prévention, celles des ingénieurs et des statisticiens calculateurs du risque. Dans la société de précaution, qui serait la nôtre (le «principe de précaution» qui la fonde est lié à la prise de conscience écologique et à la notion de durabilité), peu importe que le risque ne soit pas forcément réel, il faut agir comme s'il était possible.

Dans l'ordre des catastrophes liées aux éléments naturels, les exemples abondent pour chacune de ces trois catégories dans notre espace

<sup>2</sup> SHAH 2020.

<sup>3</sup> WALTER 2008, pp. 253 s.



familier; en voici trois. Protection : contre les crues de la Sarine, une effigie de saint Nicolas, patron de la ville, décorait le pont de Berne ; la statue de pierre a disparu, mais les archives livrent le nom du sculpteur Hans Geiler et du peintre Hans Boden, rémunérés en 1523 pour l'avoir taillée et polychromée<sup>4</sup>. Prévention : entre 1993 et 1999, un inventaire des terrains instables du canton fut établi sous la forme de 44 cartes à l'échelle 1:10 000 et, dans la foulée, on cartographia tous les dangers naturels «que peuvent engendrer l'eau, la neige et la terre»<sup>5</sup>. Précaution : c'est en vertu de ce principe que l'ECAB, assureur étatique des bâtiments du canton, a construit son nouveau siège en appliquant des normes antisismiques dignes du Japon.

Bien entendu, la typologie de Walter ne définit pas des strates chronologiques étanches. Face à la catastrophe, des attitudes apparemment contraires se superposent et coexistent dans la même période, le même groupe social, voire le même individu. Tel qui a pris soin d'installer un paratonnerre sur son toit peut fort bien le doubler d'un pain de Sainte-Agathe béni par le vicaire et soigneusement conservé dans un tiroir de la cuisine. La lutte contre la tuberculose dans le canton de Fribourg au siècle dernier, telle que racontée par Pascal Pernet<sup>6</sup>, illustre le passage de la résignation chrétienne à la prévention et de la charité à l'assistance, mais aussi l'enchevêtrement des mentalités dans une même période.

## L'ANGOISSE, LA PANIQUE ET LA PEUR

Mais, quel que soit le type de réaction, la peur est le dénominateur commun. Au contraire de l'angoisse, sentiment sans objet précis qui paralyse, la peur mobilise et suscite nos capacités de défense. Dans le cas d'une épidémie, elle oblige à objectiver l'ennemi sans visage, métaphoriquement (haleine du diable, nuage empoisonné, etc.) ou non : l'imagerie scientifique relayée par les médias nous a rendu familiers le look hérissé du VIH ou du virus de la maladie Covid-19. Celui-ci ressemble vaguement à une mine anti-sous-marins, mais les bambins dont *La Gruyère* publia les dessins ce printemps, bien que dépourvus de cette référence, l'avaient parfaitement saisi. La peur rassemble les énergies pour la lutte commune. En Toscane, au XVII<sup>e</sup> siècle, villes et bourgades bénéficiaient déjà de structures sanitaires développées ; si l'efficacité des thérapies de l'époque nous apparaît plus que douteuse, parfaitement claire est la mise en œuvre d'une politique articulant médecine et

---

<sup>4</sup> GASSER 2011, p. 340.

<sup>5</sup> ECOFFEY 2002, p. 175.

<sup>6</sup> PERNET 2014.

pharmacie, hôpital et soins à domicile, quarantaine et mesures d'hygiène pour combattre «l'ennemi invisible»<sup>7</sup>.

La peur a des effets salutaires, mais ce sentiment facile à manipuler est d'un emploi délicat. La peur mute facilement en panique, produisant une angoisse déprimante qui est tout le contraire du but recherché. La campagne anti-VIH de l'Office fédéral de la santé publique, au témoignage de Steven Derendinger<sup>8</sup> qui en fut l'un des artisans, offre un exemple de sérénité qui préfigurait un peu celle qu'on vient de vivre à propos du Covid-19: «Dans les années 2000, on disposait déjà de thérapies efficaces, en sorte que la séropositivité ne signifiait plus une condamnation à mort, et que le Sida acquérait progressivement le statut d'une maladie chronique, à l'instar du diabète par exemple. Il n'y avait pas lieu de le montrer comme une menace mortelle, au risque de traumatiser et angoisser les jeunes comme la BD *Jo* de Derib<sup>9</sup>, massivement diffusée en 1991, l'avait fait.» D'où le style détendu des visuels, pimenté d'humour et de poésie, somme toute rassurant: oui, on pouvait continuer à faire l'amour. Derendinger: «Si vous n'énoncez que des interdictions massives, vous échouez, parce que les gens ne respectent pas les prescriptions impossibles à suivre. À cet égard, je trouve que

«On peut plus aller à l'école!» Dessin réalisé par Ethan Pochon lors de la quarantaine scolaire, 2020.  
© La Gruyère Musée gruérien.



<sup>7</sup> CIPOLLA 1992.

<sup>8</sup> Exposé au cours public de la SHCF «L'insécurité, d'hier à aujourd'hui», 21 mars 2019.

<sup>9</sup> DERIB 1991.

le Conseil fédéral et l'OFSP ont réagi avec justesse à la pandémie du coronavirus en agissant graduellement pour n'édicter que des mesures acceptables. Ils n'ont pas joué sur la peur».

La tentation de jouer sur la peur pour faire passer une politique ne touche pas que le domaine sanitaire, et ne caractérise pas seulement les régimes autoritaires ou dictatoriaux. Sans remonter bien loin dans le temps, la peur du «Rouge» a cimenté nos partis bourgeois. Dans la mesure où les gouvernants fantasment le danger, ou l'ennemi, pour l'agiter comme un épouvantail, ils font preuve d'un cynisme ordinaire. Mais le procédé peut avoir des racines si anciennes et si fortement matérialisées qu'il en devient quasiment inévitable, et presque involontaire. À preuve, l'histoire du complexe obsidional des Fribourgeois.

En février 1987, l'Office fédéral de la santé publique lance, en collaboration avec l'Aide Suisse contre le Sida, la première campagne STOP SIDA. Logo distinctif: un préservatif rose.



## EMMURÉS DANS LA FORTERESSE

Parce qu'au Moyen Âge les villes offraient la sécurité, contrairement aux campagnes exposées aux razzias des seigneurs ou des bandes armées, Fribourg a construit une enceinte qui soulevait l'admiration des voyageurs : «Le Saxon Hans von Waltheim, en 1474, notait déjà que Fribourg "était la ville fortifiée la plus invincible" qu'il avait jamais vue»<sup>10</sup>. Les remparts exerçaient-ils un irrésistible effet dissuasif? De fait, du Moyen Âge au temps de Bonaparte, la ville ne souffrit pas de la moindre invasion, et cinquante ans

<sup>10</sup> SCHÖPFER 2007, p. 22.

plus tard lorsque l'armée fédérale mit le siège devant elle, le gouvernement qui s'était fourvoyé dans le Sonderbund s'empressa de capituler. Il y avait longtemps que les remparts n'avaient plus aucune utilité militaire.

Leur usage politique, en revanche, resta en honneur jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Il passait par la symbolique de la forteresse assiégée : l'image de Fribourg, bastion catholique enclavé dans une puissance protestante, survécut sans problème durant tout l'Ancien Régime à une réalité beaucoup plus nuancée, marquée dès la Réforme par la complicité avec Berne pour la conquête du pays de Vaud, par la gestion des bailliages communs, par les liens familiaux multiples entre les patriciats des deux républiques. Dans le cadre de la Confédération moderne, née en 1848, superposer l'épouvantail radical à l'épouvantail protestant suffisait à maintenir le peuple fribourgeois dans la conviction qu'il vivait entouré de voisins malintentionnés, et que le salut du « bastion » passait par la raréfaction des contacts avec l'extérieur et par le maintien, à l'intérieur, d'une discipline de forteresse. La peur du danger justifie tous les sacrifices que l'isolement comporte. Davantage que sur le plan économique, peut-être, ce complexe d'emmurés causa des dommages profonds sur le plan culturel. Quant aux effets psychologiques probablement persistants – chaque Fribourgeois semble avoir reconstruit dans sa tête les remparts de la capitale – d'une si longue « quarantaine », ils n'ont pas été mesurés.

J. S.

**Bibliographie :**

AUDOIN-ROUZEAU Frédérique, *Les chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Paris, 2003.

CIPOLLA Carlo Maria, *Contre un ennemi invisible*, Paris, 1992.

DERIB (Claude DE RIBAUPIERRE), *Jo*, 1991, rééd. Bruxelles, 2008.

ECOFFEY Pierre, «Falli-Höllli. Un lotissement perd pied», dans PFISTER Christian (dir.), *Le jour d'après. Surmonter les catastrophes naturelles : le cas de la Suisse entre 1500 et 2000*, Berne, 2002.

GASSER Stephan, *Die Freiburger Skulptur des 16. Jahrhunderts. Herstellung, Funktion und Auftraggeberschaft*, vol. 1, Petersberg, 2011.

PERNET Pascal, *Prière de ne pas cracher ! La lutte contre la tuberculose dans le canton de Fribourg 1900-1973*, Fribourg, 2014.

SHAH Sonia, «D'où viennent les Coronavirus? Contre les épidémies, l'écologie...», *Le Monde diplomatique*, mars 2020.

SCHÖPFER Hermann (dir.), *L'image de Fribourg*, Fribourg, 2007.

WALTER François, *Catastrophes. Une histoire culturelle, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 2008.